

*De la question de la « petite nation »  
à « la Russie et l'Europe » : T.G. Masaryk*

VRATISLAV DOUBEK

Avec la fin du régime totalitaire réapparaissent les portraits, dissimulés dans l'angoisse et retrouvés avec fierté, du premier président de la République tchécoslovaque indépendante, Thomaš Garrigue Masaryk. Les souvenirs historiques idéalisés du « Président libérateur » se confondent avec la pensée démocratique de la première République (1918-1939), voire avec la démocratie elle-même. La période de la vie de Masaryk qui s'étend entre les deux guerres, sa carrière d'homme d'État de 1918 à 1938, où il fut en tout quatre fois confirmé par le parlement dans ses fonctions de président, semblent ainsi représenter non seulement l'accomplissement historique de sa vie, mais aussi une apogée qui relègue dans l'ombre les années précédentes ; comme si l'activité fondatrice et constructrice de Masaryk dans la création du nouvel État devait immortaliser sa mémoire pour les générations futures.

Cette sorte de caricature inexacte et tronquée de l'image de Masaryk se façonna déjà de son vivant. Elle exprimait la tentation de ravalier le passé autrichien de la nation au rang de degré préparatoire, subi et passif, avant l'indépendance active contemporaine. Mais la société tchèque ne s'est pas éveillée à la vie le jour de son accomplissement en tant qu'État. Et précisément, l'effort idéologique et politique de Thomaš G. Masaryk est une preuve significative de l'efficacité et de la créativité de la vie spirituelle dans la société tchèque, pendant les cinquante dernières années de son appartenance à l'Autriche.

Masaryk était conduit surtout par une ambition scientifique quand en 1882, après avoir achevé ses études aux universités de Vienne et de Leipzig, il entra comme professeur de philosophie à l'université tchèque de Prague, nouvellement fondée. Inspirées d'abord par le platonisme, ses réflexions personnelles et ses considérations théoriques laissent bientôt sentir les influences du criticisme de Hume, et du positivisme d'Auguste Comte, dans leur manière de dissocier le mythe de la vérité scientifique.

Les activités de Masaryk étaient au début surtout professionnelles. En dehors des cours réguliers, universitaires et publics, il dirigea dès 1883 la revue scientifique *Athenaeum*, pour être deux ans plus tard appelé à la rédaction de la grande *Encyclopédie tchèque illustrée*. Derrière cette activité se devine dès le début un effort pour « spiritualiser » la société par la voie de la vulgarisation scientifique, et l'intention d'organiser la science comme un système complet et cohérent où s'articuleraient ses différentes branches, ainsi que de mettre en formules la méthode scientifique (sans doute sous l'influence de son ancien maître viennois Franz Bretano).

Masaryk ne se préparait pas à l'activité politique, et s'y adonna au début, tout naturellement, par le biais de son engagement social. Il avait en effet la conviction que le savant et la science doivent jouer un rôle dans la vie quotidienne, et cherchait en même temps pour ses idées personnelles une plateforme convenable, que ne lui fournissaient ni sa chaire universitaire ni les pages d'une revue scientifique. Il trouva une tribune journalistique dans le bimensuel récemment fondé *Čas* (Temps ; plus tard quotidien), et une tribune politique après l'entrée du groupe dit des Réalistes (avec entre autres l'économiste Josef Kaizl et Karel Kramář) dans le Parti jeune-tchèque (Parti national libre-penseur). En tant que membre de ce parti, il fut élu en 1891 député au conseil impérial de Vienne. Il quitta prématurément, deux ans plus tard, le parlement et le parti, à la suite de dissensions, mais surtout parce qu'en dépit de quelques interventions et actions notables, il ne se sentait pas suffisamment à la hauteur de ses nouvelles fonctions, souffrait de ses erreurs et de ses incertitudes intérieures, qui lui étaient insupportables.

même quand elles ne venaient que de son inexpérience. Il décida donc de quitter la politique active pour approfondir ses conceptions personnelles. Mais plutôt qu'un simple programme de parti, il formula, d'un point de vue philosophique, les tendances principales de l'évolution historique de l'humanité et leur projection dans le présent et dans l'avenir. L'effort pour discerner et appliquer dans le présent ces courants directeurs, constitue l'apport fondamental du programme et de l'activité politiques de Masaryk.

Porté par sa conscience nationale et son expérience politique, préoccupé des problèmes tchèques, il était naturel qu'il porte essentiellement ses efforts sur la question tchèque. C'est ainsi que dans les années quatre-vingt-dix, il publie, entre autres travaux, *Česká otázka* (Question tchèque) et *Naše nynější krise* (Notre crise actuelle). En prenant comme base historique l'évolution du peuple tchèque, il élargit son propos à la question des « destins de l'humanité » et crée à sa manière une philosophie nationale de l'histoire. Comme Herder, il cherche dans l'histoire les manifestations du « plan de la Providence », car c'est « le rôle des historiens et des philosophes, le rôle de tout peuple, de percevoir ce plan universel, d'y reconnaître sa place, et d'agir en conséquence en toute occasion, y compris politique ». Il prend comme centre d'intérêt de ses réflexions sur l'histoire l'évolution d'ensemble « des courants d'idées, des tendances et des aspirations culturelles générales » (dans son livre : *Karel Havlíček, tendances et aspirations de notre réveil politique*). Et cela, en se limitant essentiellement à la période des temps modernes depuis la Réforme, et à la culture de civilisation euro-américaine avec sa tradition chrétienne.

La dimension religieuse de l'évolution de l'humanité est la pierre angulaire de sa *téléologie*. Il voit dans la société moderne la conséquence du conflit entre les forces socialo-religieuses protestantes et catholiques. L'effort régénérateur de la Réforme et les éléments de démocratie spirituelle (la laïcisation), contrebalancent l'immobilisme et l'autoritarisme, l'aristocratie de l'organisation catholique dans le monde médiéval. Chacune de ces deux tendances est dotée d'un dynamisme et d'une force vitale considérables, quoique, pour Masaryk, la ligne spirituelle de la Réforme soit plus positive

parce qu'adaptée à la nature, tandis que le catholicisme (et l'orthodoxie) utilisent négativement leurs forces en négligeant les besoins intérieurs de l'homme. Dès lors le catholicisme, sous les formes de la Contre-Réforme, de l'Inquisition, du Jésuitisme, confirme son inadaptation et sa faiblesse. Trouvant dans l'exégèse protestante de la Bible la base de la connaissance scientifique moderne, Masaryk juge la vision catholique du monde radicalement limitée par son dogmatisme, son mysticisme et son goût des mythes. Le culte éclairé de la raison accentue désormais cette faiblesse, mais ne la tempère pas par la force d'une nouvelle pensée directrice. Masaryk apprécie le libéralisme naissant pour son combat contre la théocratie et en faveur de la liberté politique, mais il réproouve son indifférentisme religieux. Le vide spirituel, l'instabilité de « l'enfant du siècle » ainsi que des libres-penseurs modernes, sont pour lui la caractéristique d'une époque qui, malgré l'appel moral de Kant, est toujours à la recherche d'une nouvelle identité.

Cette nouvelle identité ne pourra pas se départir de la dimension religieuse. Mais en même temps, le centre de gravité de la continuité idéologique à rechercher dans l'histoire se déplace vers la démocratie. Masaryk en suit les éléments déjà découverts à l'époque de la Réforme, plus tard fécondés par les idéaux libéraux de la Révolution française et le mouvement social. Il y trouve l'aboutissement de sa propre téléologie, la « réalisation contemporaine de l'ordre de Dieu sur la terre », l'objet d'une nouvelle « foi » qui répond aux exigences de la société moderne et à ses objectifs idéologiques et moraux. Sur le plan éthico-philosophique, Masaryk confond plus d'une fois ce « démocratisme » avec la notion d'« humanisme ». Il le comprend non seulement comme un système de gouvernement parlementaire politiquement et socialement juste, appuyé sur une « souveraineté populaire » largement mise en œuvre, mais aussi comme une formation de la société conditionnée par la maturité et la conscience morales de ses fondateurs et de ses mainteneurs, sur le plan tant national qu'individuel. L'objectif du programme politique présent est donc le soutien non violent du processus de démocratisation (humanisation) historiquement fondé, par la

voie des réformes politiques et sociales, en mettant l'accent parallèlement sur une régénération spirituelle de la société.

La société (peuple, individu) doit se régénérer moralement, mûrir spirituellement, afin de se trouver à la hauteur du processus historique progressiste. A cause de sa critique virulente des idéaux consuméristes de la petite-bourgeoisie, à cause de son insistance à évoquer les problèmes sociaux, Masaryk passa aux yeux de ses adversaires pour un partisan du marxisme. Ce n'était d'ailleurs pas sans raison : il fut l'un des premiers en Bohême à attirer l'attention sur l'importance croissante du marxisme, il appréciait hautement le travail philosophique et politique des fondateurs du marxisme et écrivit dans *Otázka sociální* (La question sociale, « Fondements sociologiques et philosophiques du marxisme », 1898, I-II), « Marx et Engels gagneront, bien que je réproûve leur méthode et leur philosophie ». Ses réserves, tout à fait fondamentales, mettent en lumière les principes philosophico-politiques du programme déjà esquissé. En tant que philosophe, Masaryk réproûvait catégoriquement l'approche matérialiste de la philosophie marxiste, et le matérialisme historique qui rabaisse le rôle de l'esprit au rang de « produit le plus élevé de la matière » et étouffe la force de l'individu et de la conscience individuelle au nom de la masse toute-puissance et de la « conscience » de classe. En tant qu'homme politique, par la suite, il condamna avec la même résolution la méthode de la lutte des classes et de la révolution en général comme manifestation de « primitivisme politique grossier ».

En ce qui concerne l'évolution de la pensée philosophique et politique de Masaryk, un tournant s'accomplit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur le plan philosophique, il s'éloigna de la forte influence du positivisme de Comte au profit des idées de Kant sur le sens dernier de la vie humaine. Dans son action politique, il réagit sensiblement à l'évolution générale de la situation contemporaine. En 1900 Masaryk prit la direction du nouveau Parti populaire tchèque (plus tard rebaptisé « progressiste »), dans le programme duquel il incorpora sa vision évolutionniste des années précédentes. C'est comme candidat de ce parti, resté quant à l'influence en marge de la scène politique autrichienne, mais aussi tchèque,

que Masaryk rentra en 1907, après une traversée du désert, au conseil impérial.

Dans les années 1890, cet homme politique réformateur, ouvertement pro-autrichien, avait formulé sa conception de l'évolution souhaitable de l'humanité et lui avait imprimé une marque nationale, tchèque, qui, sur le plan des revendications institutionnelles, consistait à réclamer constamment une solution dans le cadre d'une monarchie fédéralisée. Puis, à l'époque où son activité politique s'intensifiait, à partir du changement de siècle, quand ses préoccupations n'étaient plus uniquement tournées vers les problèmes tchèques, il avait envisagé une « séparation » progressive « d'avec l'Autriche ». Les critiques de Masaryk, positives et constructives les années précédentes, sont, lors de son deuxième et de son troisième (1911) mandat de député, de plus en plus acerbes et acharnées. Dès la fin du siècle précédent il exprimait par éclairs, en privé, des sentiments anti-autrichiens résolument radicaux. Toutefois, à la différence de ce qui se passait pour d'autres hommes politiques tchèques, les idées politiques de Masaryk sur l'existence future de l'Empire se radicalisaient moins à cause d'ambitions déçues et de l'attente vaine de conceptions institutionnelles tchèques, que par un désenchantement né de l'incapacité et de la mauvaise volonté du système de gouvernement autrichien, ainsi que de la société, à accomplir des réformes démocratiques profondes et réellement efficaces. Les pénibles expériences des combats pour la liberté de la pensée scientifique et l'indépendance des universités, des dissensions avec les cléricaux, du conflit avec la diplomatie autrichienne après qu'il eut dévoilé l'usage de faux documents, ne firent qu'exaspérer et justifier cette désillusion, de plus en plus teintée d'amertume. Masaryk ne réussit pas à imposer suffisamment sa doctrine évolutionniste à un large public autrichien, ni au public européen. Ce fut surtout en Bohême que ses livres et ses réflexions philosophico-politiques trouvèrent un véritable écho. En même temps l'orientation thématique de ses principaux travaux d'avant la Première Guerre mondiale témoigne d'ambitions très étendues et donc, incomplètement satisfaites. Après avoir appliqué ses idées historico-philosophiques dans un ensemble de travaux dont *La*

*question tchèque* (1895) et *La question sociale* (1898), à la période suivante il oriente ses thèmes et sa langue vers un public plus large, européen et mondial. Il publie en Allemand les thèses refondues et enrichies de ses précédentes études touchant les problèmes tchèques (*Palacky's Idee des Böhmi-schen Volkes*, 1898), poursuit dans les pages de l'hebdomadaire viennois *Die Zeit* sa polémique avec le marxisme. Au début du siècle (1902 et de nouveau 1907), il entreprend des tournées de conférences aux États-Unis, où il évoque déjà son travail littéraire le plus vaste, consacré à l'analyse des courants spirituels en Russie. Puis il applique la même conception évolutionniste au contexte européen, thématiquement plus large, dans le vaste triptyque *Rusko a Evropa* (La Russie et l'Europe), rédigé en allemand, en même temps qu'il songe à sa traduction et à sa publication en Amérique (deux volumes parurent à Iéna en 1913, le troisième ne parut pas du vivant de Masaryk).

Ce n'est pas par hasard que Masaryk s'occupa des problèmes russes. Il avait étudié longtemps et méthodiquement cette culture. Possédant une connaissance solide de la philosophie ouest-européenne et américaine, il cherchait pour sa pensée de nouvelles impulsions et les trouva dans l'inspiration russe méconnue. En même temps, le point de vue philosophique de Masaryk comportait d'importants éléments dualistes, telle cette opposition entre le monde catholique et le monde protestant, où résonnait un certain accord avec la pensée russe. Masaryk recherche cette incompatibilité des contraires dans l'actualité comme dans le passé, afin de s'en servir pour mettre en évidence le combat des tendances progressistes contre la réaction, le combat des tentatives les plus larges de démocratisation, d'humanisation, de régénération de la société, mais aussi de chaque individu. Précisément, dans la troisième partie de *La Russie et l'Europe*, Masaryk personnifie (notions dostoïevskiennes) les extrémités opposées de ces tendances sociales universelles, dans le conflit de l'Homme-Dieu et du Dieu-Homme. Ce conflit, déjà analysé auparavant du point de vue sociologique, est ici transposé sur le terrain métaphysique.

Dans « Titanisme ou humanisme » (sous-titre d'une partie du troisième volume de *La Russie et l'Europe*), l'auteur

oppose le désespoir et la passivité sans but du sceptique voltairien, qui, dans une suprême manifestation de titanisme destructeur, se porte jusqu'aux excès pathologiques du meurtre et du suicide, à l'individualité active, intérieurement consciente, qui a la notion claire de la substance divine de son être, à la création duquel elle est associée, et qui conçoit sa vie comme un appel. Contre la tentation de la destruction de la vie, du meurtre et du suicide (rappelons ici le travail d'habilitation de l'auteur en 1878 *Der Selbstmord als soziale Massenerscheinung der Gegenwart*, « Le suicide comme phénomène de masse du temps présent ») se dresse l'appel à l'accomplissement positif de cette même vie. Contre le titan, engeance du nihilisme athée, se dresse l'individualité forte, intérieurement cohérente, guidée par les idéaux de la charité chrétienne, de l'humanisme, de la démocratie.

Cette charité — cet amour — n'a rien de sentimental, ni non plus d'indulgent. Il est significatif de constater que précisément dans *La Russie et l'Europe*, l'auteur justifie plus radicalement et plus ouvertement le recours à la révolution. Masaryk n'a jamais accepté la résignation passive au mal de Tolstoï, et même dans ses travaux antérieurs il justifiait le moyen extrême de « la défense par le fer ». Puis il identifia l'idéal progressiste humaniste et démocratique à une attitude réformatrice, utilisant une argumentation historique selon laquelle l'évolution positive ne s'est pas produite « grâce à l'effusion de sang », mais parce que « nous sommes devenus plus humains... [car] l'effort révolutionnaire a construit le progrès » (*Notre crise actuelle*). Enfin, il reconnut au combat révolutionnaire un rôle visible dans l'évolution positive de l'humanité : « Tolstoï n'a certainement pas raison d'affirmer au contraire que le progrès se réalisera par la moralisation, nullement par la révolution » (*La Russie et l'Europe*, III). Dans le même esprit, il élargit sa critique antérieure du libéralisme jusqu'à lui reprocher d'avoir perdu le désir de combattre pour ses idéaux d'autrefois. Pourtant, désormais il souligne qu'il faut comprendre la révolution sur deux plans, dont l'ordre de succession est immuable : la révolution « visible » au nom des changements politiques et sociaux doit être précédée par la révolution morale « des cerveaux et des

cœurs ». Ce n'est qu'une fois moralisé, intérieurement discipliné et fort que l'individu (la nation), qui a opéré sa révolution intérieure, est prédestiné et autorisé à opérer la révolution extérieure. Le Dieu-Homme de Masaryk est toujours capable, et de plus en plus désireux, de combattre pour son idéal.

Rigoureusement parlant, Masaryk, dans l'esprit de ses propres conclusions, aurait dû en 1914, quand il partit en exil combattre au côté du pacte pour l'indépendance politique de son pays, répondre affirmativement à deux questions fondamentales. Celle d'abord de savoir si une éventuelle indépendance politique en tant qu'État permettrait à ce peuple, mieux que la présente appartenance à l'Autriche, de remplir sa mission humaine assignée par une loi supérieure de la Providence, et si le peuple tchèque était déjà assez mûr et adulte pour répondre aux tâches imposées par cette indépendance. Celle ensuite de savoir si en définitive il était lui-même la personnalité cohérente et consciente appelée à passer de l'action réformatrice au combat révolutionnaire, au nom du peuple. Dès le début, Masaryk comprit la guerre mondiale comme l'aboutissement et la confirmation de sa propre conception philosophico-politique de l'évolution de l'humanité, comme une nouvelle étape de la lutte victorieuse des forces de progrès et de démocratisation contre les forces de la réaction conservatrice. Ainsi faisait-il cadeau à l'État nouveau-né de sa vision évolutionniste ébauchée, théoriquement, et de son point de vue, confirmée historiquement. Cette conception comportait ses points faibles, ses traits de pure spéculation, critiqués à juste titre par nombre d'historiens et de philosophes. Mais on ne pouvait lui dénier un effort sincère pour comprendre activement la vie, pour répondre à l'invitation à vivre, un effort pour formuler des idées humaines et moralement fondées, face à la crise éthique et spirituelle de la société moderne. On ne pouvait lui dénier un profond intérêt pour les questions de la vie quotidienne de l'homme. L'action politique de Masaryk allait se placer définitivement sous l'influence enrichissante, mais aussi restrictive, de ses idées philosophiques. A ce titre, elle constitue une contribution tout à fait originale à la pensée politique de son temps.

## BIBLIOGRAPHIE

- Batscha Z., *Eine Philosophie der Demokratie. Thomas G. Masaryks Begründung einer neuzeitlichen Demokratie*, Frankfurt a. Main, 1994.
- Van den Beld A., *Humanity. The Political and Social Philosophy of Thomas G. Masaryk*, The Hague-Paris, 1975.
- Funda Otakar A., *Thomas Garrigue Masaryk. Sein philosophisches, religiöses und politisches Denken*, Bern, 1978.
- Hoffmann R.J., *T.G. Masaryk und die tschechische Frage*, München, 1988.
- Kovtun J., *Masarykuv triumf (Le triomphe de Masaryk)*, Toronto, 1987 ; Praha, 1991.
- Machovec M., *Tomáš G. Masaryk*, Praha, 1968.
- Novák J. (éd.), *On Masaryk*, Amsterdam, 1988.
- Novy L., *Filosof T.G. Masaryk. Problémové skici (Le Philosophe T.G. Masaryk. Esquisses de problématique)*, Brno, 1994.
- Opat J., *Filozof a politik T.G. Masaryk 1882-1893 (T.G. Masaryk philosophe et homme politique, 1882-1893)*, Köln a. R., 1987 ; Praha, 1990.
- Schmidt-Hartmann E., *Thomaš G. Masaryk's Realism. Origins of a Czech Political Concept*, München, 1984.
- Skilling H.G., *T.G. Masaryk : Against the Current, 1882-1914*, London, 1994.
- Truhlár D., *Thomaš G. Masaryk. Philosophie der Demokratie*, Frankfurt a. Main, 1994.
- Winters S.B., Pynsent R. B., Hanak H. (éd.), *T.G. Masaryk (1850-1937)*, I-III, London, 1989-1990.
- Zeman Z., *The Masaryks. The Making of Czechoslovakia*, London-New York, 1990.